

# CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES

BON  
5

Remplir complètement ce Bon, le découper et le conserver jusqu'à nouvel ordre.

A QUEL LIVRE SE RAPPORTE LE BON N° 5 ?

Titre du Livre

Nom de l'Auteur

Nom du Concurrent

Adresse

L'EX-CHANCELIER HERTLING EST MORT

# EXCELSIOR

10<sup>e</sup> Année. — N° 2970. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.

Pierre Lafitte, fondateur.

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. : 0273 — 0275 — 15.00.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Adresse télégr. : Excel-Paris.

LUNDI

2<sup>me</sup> JOUR

6

DU CONCOURS

JANVIER

DES LIVRES

1919

CÉLÈBRES

## L'ACTIF REPOS DE M. CLEMENCEAU A LA TRANCHE-SUR-MER

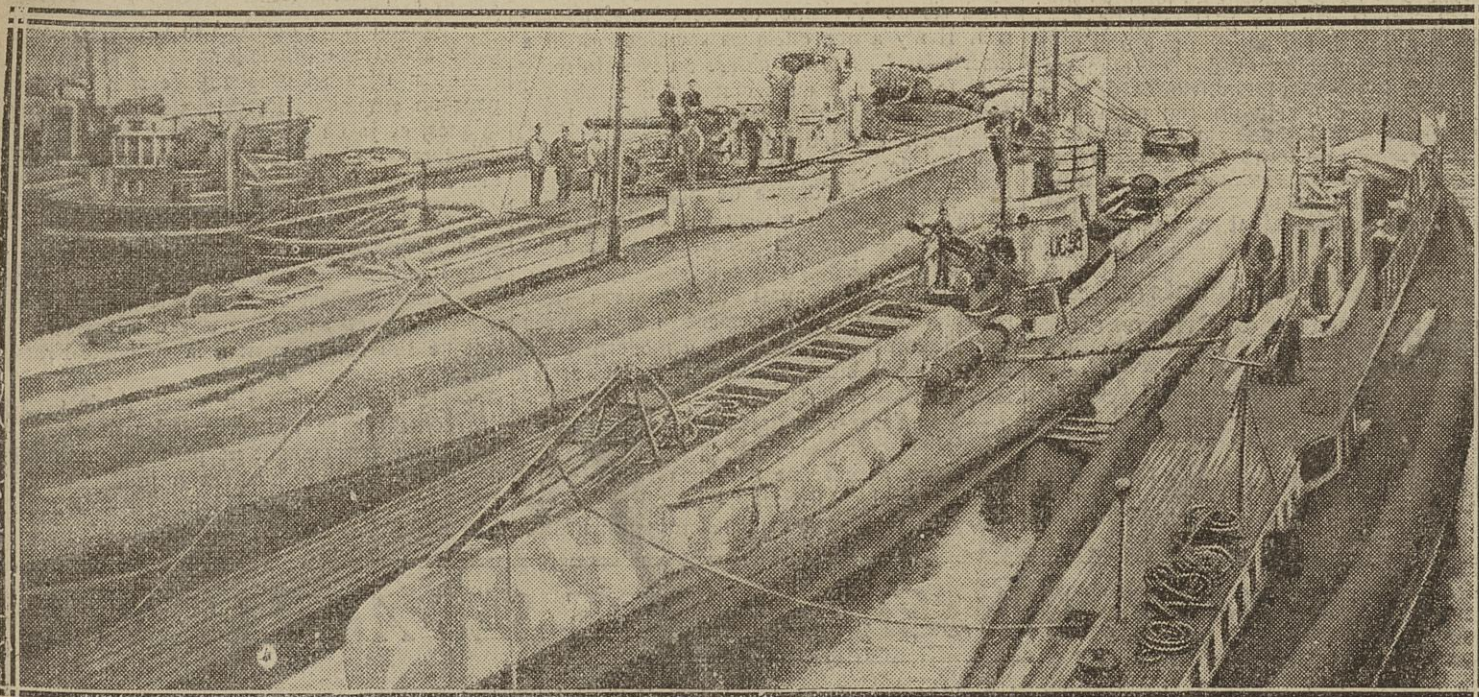
(Photographies prises par l'envoyé spécial d'« Excelsior ». — Voir l'article illustré page 2.)



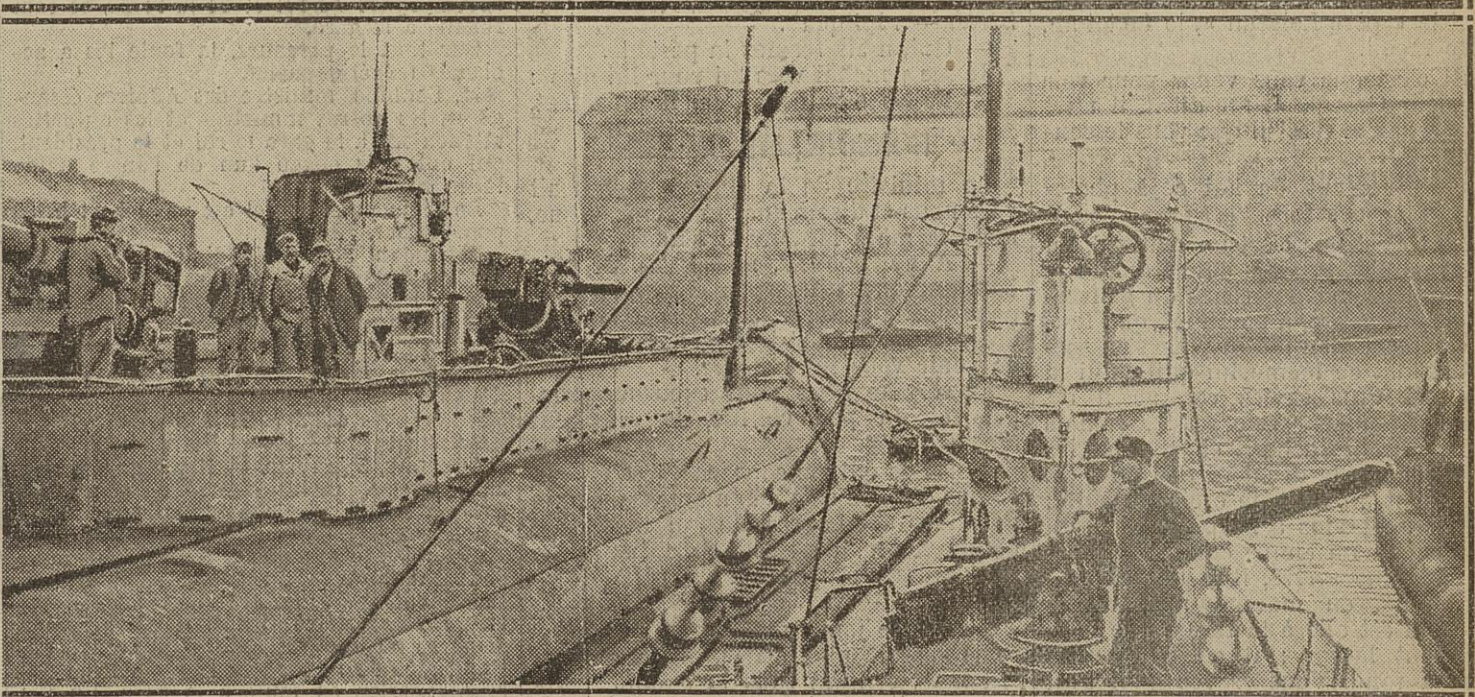
M. CLEMENCEAU DANS LA CUISINE DE L'HOTEL DU FRANC-PICARD, LE 3 JANVIER, A 17 HEURES. — M. Georges Clemenceau est allé prendre quelques jours d'un repos rudement et magnifiquement gagné, à La Tranche-sur-Mer, en Vendée, tout près de son pays natal et du château de famille où il fut élevé. Il est l'hôte d'un ami intime, M. Michel Phlippon, qui habite une villa à La Tranche. Levé avant le

jour, le président du Conseil est dehors à 7 heures du matin. Vêtu d'un caban de toile cirée, il fait, sous la pluie, un footing qui lasserait des jambes de vingt ans. Mais s'il se lève avant le soleil, M. Clemenceau se couche peu de temps après la nuit. Et jamais, dit-il, il ne s'est si bien porté que maintenant.

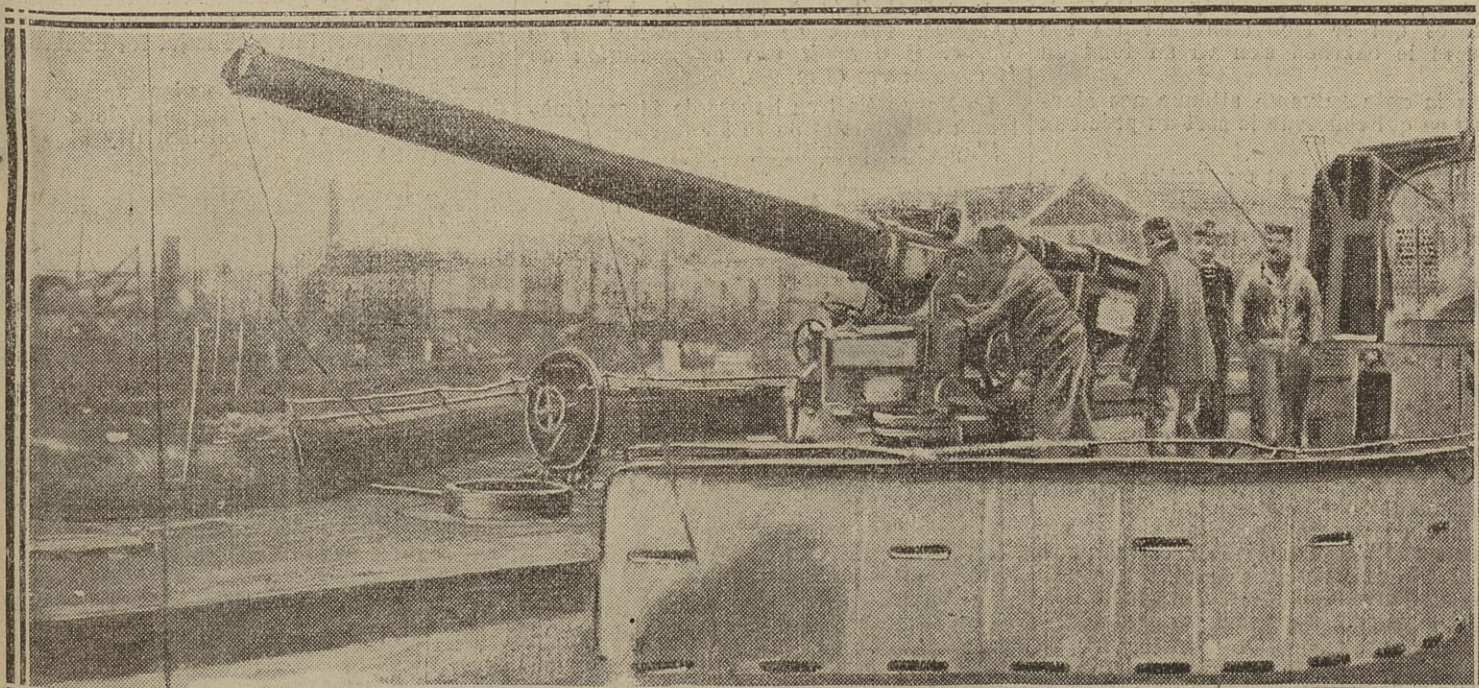
## TROIS SOUS-MARINS ALLEMANDS SONT ARRIVÉS A CHERBOURG



LE « DEUTSCHLAND II » L'« U-C 58 » ET L'« EULER » A QUAI A CHERBOURG

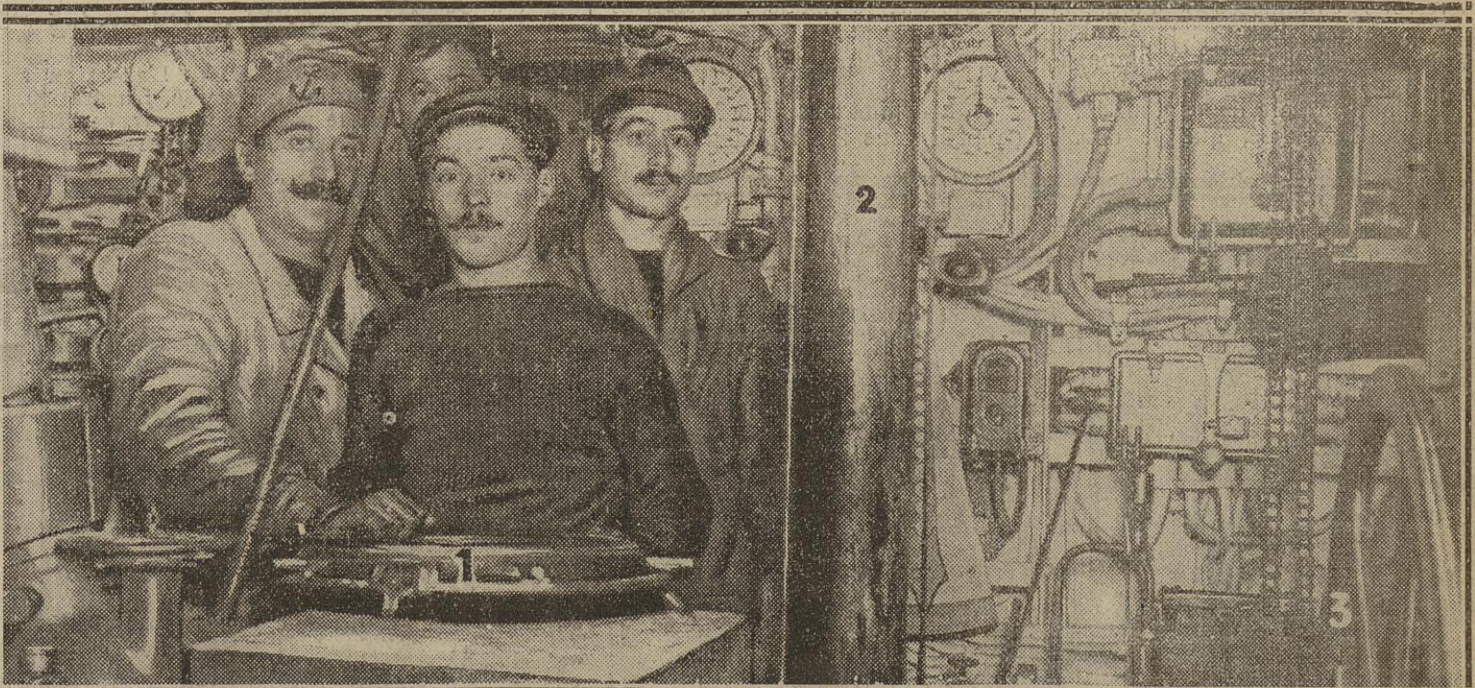


LES DEUX CANONS ET LA COUPOLE DU CROISEUR SOUS-MARIN « DEUTSCHLAND II »



LA PLUS GROSSE PIÈCE QUI AIT ÉTÉ MISE SUR UN SOUS-MARIN

En exécution des clauses de l'armistice, trois sous-marins allemands de modèle récent, livrés à la France, viennent d'entrer dans le port de Cherbourg, où ils ont provoqué une vive curiosité. Ce sont : l'« U-C 58 », l'« Euler » et le « Deutschland II », croiseur sous-marin identique au fameux « Deutschland » qui, le



LE POSTE DE COMMANDEMENT DU « DEUTSCHLAND II »

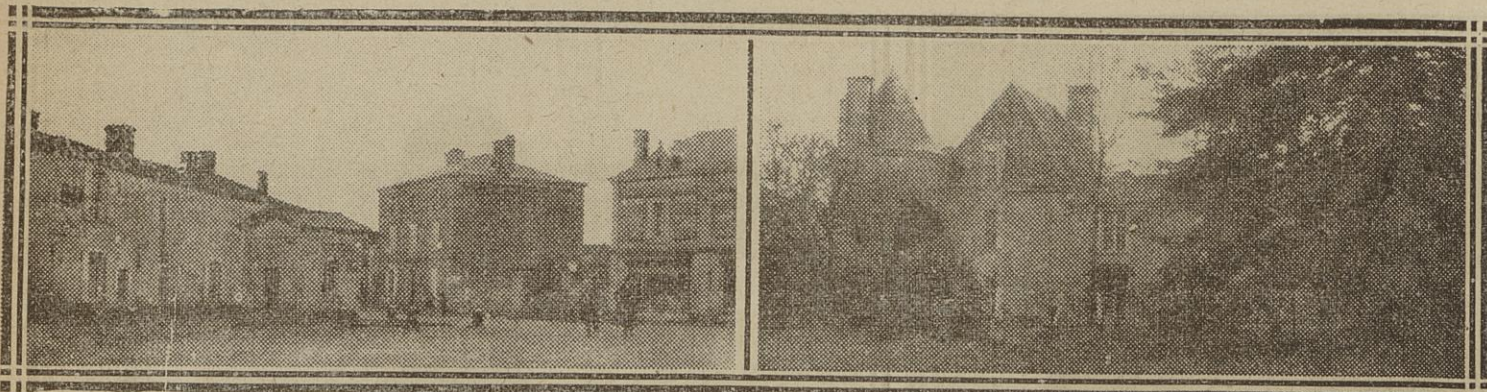
premier, effectua la traversée de l'Atlantique. Voici les sous-marins dans un bassin de Cherbourg. La quatrième photographie représente le poste de commandement du « Deutschland II » occupé par des marins français : 1. la boussole ; 2. le tube du périscope ; 3. le volant de direction. — Photos H. Mannel.



# LA VISITE AU PAYS DU PRESIDENT DU CONSEIL COMMENT J'AI PHOTOGRAPHIÉ M. CLEMENCEAU

Il n'était point précisément venu dans ce petit village vendéen pour subir l'épreuve de la photographie, mais il s'y est prêté avec bonne grâce et gaieté.

M. CLEMENCEAU SE REPOSE MAIS TRAVAILLE ET SE PROMÈNE AVEC UNE ARDEUR ET UNE VIGUEUR TOUTES JUVÉNILES



LA PLACE DE SAINT-HERMARD OU SERA ÉLEVÉE UNE STATUE DE M. CLEMENCEAU

LE CHATEAU FAMILIAL DE L'AUBRAIE OU M. CLEMENCEAU FUT ÉLEVÉ

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

LA TRANCHE-SUR-MER, 5 janvier. — La Tranche-sur-Mer n'est pas précisément dans la banlieue de Paris. Parti de la gare Montparnasse, le mercredi 1<sup>er</sup> janvier, à 8 h. 57 du soir, je touchais barre à Chantonnay (Vendée), le lendemain, à 7 h. 30 du matin. De là un train-tramway prend les voyageurs de Paris pour les conduire à Luçon, mais le train-tramway n'attend jamais le train de Paris, qui est toujours en retard !

Alors ? Alors il faut se résigner à passer la journée et la nuit à Chantonnay pour gagner, le lendemain matin, la petite ville de Luçon. Et on est encore là, à 31 kilomètres du but ! Second train-tramway qui correspond à peu près avec le premier : 21 kilomètres dans des voitures qui absorbent, comme à plaisir, et la pluie et le vent. Arrêt à L'Aiguillon-sur-Mer, où de petites maisons basses et toutes blanches, tapissées de treillis, attendent vainement le soleil qui doit leur aller si bien. Et puis, c'est la route, abusivement boueuse, qui file à plat, pendant 10 kilomètres, jusqu'à La Tranche, entre les marais que couronnent, sous le ciel d'eau grise, les vols alondins des goélands et des vanneaux.

Mais le voyage, si long soit-il, n'est que jeu d'enfant ! maintenant il va falloir trouver « Monsieur le ministre », comme on appelle, ici, M. Clemenceau. Et la recherche n'est guère aisée, car Monsieur le ministre, quand il ne téléphone point à Paris où il ne travaille pas — et il conviendrait mal de le déranger à ces heures-là — est sans cesse, soit en auto, soit à pied, par les chemins et par les grèves.

C'est bien ici qu'il se trouve pourtant. Quelques heures avant que d'y arriver, je me suis arrêté à Fécot — entre Chantonnay et Luçon — où l'on m'avait dit que je trouverais le président au château de l'Aubraie, propriété familiale qui appartient aujourd'hui à son frère, M. Paul Clemenceau, ingénieur, maire de la commune.

## LE « PÈRE LOISEAU »

C'est le « père Loiseau », le factotum, qui me reçoit.

— Si c'est que vous venez pour voir « monsieur Georges », me dit-il, il n'est point « rendu ». C'est-il que vous le connaissez ?

— Certainement. Je l'ai déjà photographié bien des fois.

— Ah ! c'est que c'est un gaillard, un rude, et point fier. Mais dam ! quand j'ai vu qu'il prenait les rênes du gouvernement, j'ai pensé, à part moi, que ça devait être un bon malin pour s'en sortir. C'est tout de même lui qui a fini la guerre. Si vous saviez comme il est remuant, monsieur Georges !... Jamais dedans, toujours dehors, et par tous les temps... Tenez, la dernière fois qu'il est venu, c'était... c'était, je crois, en 1915 ; il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors, un temps comme aujourd'hui. A peine arrivé, il a pris sa casquette, puis, en marche : à travers champs, il est allé à la ferme que vous voyez, tout là-bas ; il en est revenu trempé à fond. Vous croyez qu'il s'est changé ? Dam, non ! Il s'est fait sécher au feu. Tout comme son père. Mais, lui, il s'approchait si près que, quelquefois, il faisait brûler ses vestons... Dites donc, puisque vous connaissez « monsieur Georges », vous n'allez pas partir d'ici sans goûter un bon petit vin blanc de pays... Et vous m'en direz des nouvelles.

Ce n'est que le soir de ce jour-là, à 5 heures, nuit tombée, que je devais

me trouver en présence du président. Arrivé à La Tranche vers midi, je m'étais mis en quête aussitôt. Sous la pluie torrentielle, j'avais gagné la villa de M. Michel Philpion, car je venais d'apprendre que son toit abritait M. Georges Clemenceau.

« — Le président ? — Sorti. — Où est-il ? — On ne sait pas. — Quand rentrera-t-il ? — On l'ignore. »

## UNE ENTRÉE IMPRÉVUE

Un peu mélancolique, je faisais — tout comme le président ou son père — sécher mes vêtements au feu de la haute cheminée de l'auberge du Franc-Picard, quand la porte s'ouvrit, laissant passer quatre hommes « trempés à fond » et enfoncés dans des cabans de toile cirée.



LES TOMBEAUX DU GRAND-PÈRE, DE LA GRAND-MÈRE ET DU GRAND-ONCLE DE M. CLEMENCEAU, DANS LE PARC DE L'AUBRAIE

D'un capuchon, une voix gaie sortit, tandis qu'une grosse moustache blanche agita des gouttes de pluie.

— Bonsoir, messieurs ; bonsoir, mesdames. Voyons, il paraît qu'il y a ici des journalistes de Paris ?

Comme la porte était mal fermée et qu'un vent coulis détrempé de tout agacement arrivait jusqu'à nous, mon compagnon — un de mes confrères du *Petit Parisien*, que je venais de trouver à l'auberge — répliqua :

— Oui, mais fermez la porte !

Je me penchai vers lui pour lui dire :

— Faites attention, c'est le président.

« BONSOIR, MESSIEURS ! »

Le ministre de la Guerre s'avancait vers nous et disait, sur le ton ironique, mais la main largement tendue :

— Alors, bonsoir, messieurs. Je suis heureux que vous ayez choisi ce coin pour y villégiaturer. Je viens d'apprendre votre arrivée et je me suis empressé de venir vous interviewer.

Et comme nous nous excusâmes, surpris et un peu confus, le président ajouta :

— En ce qui me concerne, je n'ai rien à vous dire. Je suis ici en touriste. Je me lève vers six heures. Je me couche de bonne heure, de très bonne heure. Je dors beaucoup : en auto, à pied. Et ça me réussit — voyez plutôt.

De fait, le jeune septuagénaire n'a jamais semblé plus alerte, et jamais son œil noir, brillant sous la double touffe des sourcils, ne fut plus vif.

Nous continuâmes, mon confrère et moi, à échanger des propos avec le président. La conversation est cordiale et si simple que je risquai :

— Ne me permettez-vous pas de vous photographier, pour *Excelsior*, au milieu de vos compatriotes ?

— Me photographier ? Encore !... Si ça peut vous faire plaisir... Mais je ne

sais pas quand. Je suis toujours en route.

Et, me regardant, car il fait nuit noire :

— Tenez, tout de suite, si vous voulez. Là, sur ce tabouret que vous venez de quitter. Et puis, avec Andrée — viens Andrée ! — et puis avec Foleto, là, tenez, et puis avec Jacquot. Ah ! j'y tiens à Jacquot !

Andrée, la fille de l'hôtelier, une gamine de sept ans, est déjà sur le genou du « Père la Victoire » ; Foleto, une bonne grosse chienne blanche et feu, est étendue devant l'aire ; Jacquot, à gauche de la cheminée, sur laquelle des bougeoirs de cuivre reluisant montent la garde, se balance sur son perchoir.

Nettement gougonard, cette fois, M. Clemenceau conclut :

— Alors, ça y est-il ?

Un éclair de magnésium, et :

— Merci, monsieur le président, ça y est !

Le premier pas était fait. Le lendemain matin, un peu après 7 heures, j'attendais mon illustre « sujet » sur le sable balayé de pluie et d'embruns.

A 7 heures 30, il arrive en compagnie de son hôte et de deux jeunes officiers.

— Eh bien ! crie-t-il de loin, ce temps ne vous dit rien ? Pourtant, comme on respire ici !... Quelle cure !... Regardez-moi. Jamais je ne me suis trouvé si bien.

Le défilé fonctionne par quatre fois. Et comme, encouragé par la réussite, je demande d'autres rencontres photographiques :

— Oh ! mon ami, maintenant c'est fini. J'espère que vous n'allez point vous attacher à mes pas.

Sur de lui, il conclut, en accompagnant ses paroles d'un rire clair et franc :

— D'ailleurs, vous auriez trop de mal à me suivre.

H. BOUVARD.

## Le président Wilson quitte Rome

Rome, 5 janvier. — Après le dîner intime à la cour, le président, Mme et Mlle Wilson accompagnées du roi et de la reine, se sont rendus à la gare.

Sur tout le parcours, la foule les a acclamés frénétiquement.

M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères, les autres ministres et les autorités attendaient à la gare le roi et le président, qui ont pris congé l'un de l'autre d'une façon cordiale.

Le train présidentiel est parti à 21 h. 30 pour Gènes.

Répondant aux applaudissements des assistants, le président Wilson a crié, dans la langue italienne : « Au revoir ! Vive l'Italie ! »

## Hommage au doyen des poilus

Auxerre, 5 janvier. — Il y a quatre ans, M. Surugue, maire d'Auxerre, conseiller général de l'Yonne, chevalier de la Légion d'honneur, alors âgé de soixante-seize ans, contracta un engagement comme sapeur de deuxième classe du génie. Aujourd'hui lieutenant, âgé de quatre-vingts ans, M. Surugue vient d'être libéré. Il est arrivé à Auxerre où il a été l'objet d'un accueil enthousiaste de la part de la population qui s'était portée en foule à la gare. Un vin d'honneur lui a été offert par les deux sociétés de secours mutuels, dont M. Surugue est président, et par l'Union des mutilés.

## Guillaume II a été opéré

AMSTERDAM, 5 janvier. — L'ex-empereur a subi une opération à l'oreille. L'opération, effectuée par le professeur Lanz, de l'université d'Amsterdam, aurait réussi.

## LE GOUVERNEMENT DE BERLIN PASSE A LA RÉPRESSION

Le préfet de police Eichhorn est révoqué.

L'AGENT DES BOLCHEVIKS RADEK EST EXPULSÉ

Le gouvernement qui s'est reconstitué avec Scheidemann et Ebert à sa tête, et qui a l'appui des éléments modérés et bourgeois, avait pour programme le rétablissement de l'ordre, qui serait au besoin imposé par la force. Une note officielle de l'agence Wolff annonçait même, hier, que des mesures énergiques allaient être prises contre le groupe Spartacus.

Jusqu'à présent, on avait entendu, en effet, beaucoup de paroles énergiques et menaçantes. Quant aux actes, on les attendait encore. Le gouvernement majoritaire ne se sentait peut-être pas assez fort et assez bien assis pour passer à l'ère de la répression.

A la vérité, la situation politique elle-même n'est pas encore tout à fait claire, et les rapports des majoritaires et des minoritaires ne sont pas aussi déterminés qu'il l'avait semblé d'abord. Les majoritaires annoncent que, si les minoritaires s'en vont tous (ceux du ministère prussien se sont déjà retirés), ils sont en mesure de se passer d'eux et de les remplacer. En même temps, ils s'efforcent de maintenir ceux des indépendants qui sont restés en fonctions, notamment ceux qui étaient chargés, conjointement avec des délégués majoritaires, du contrôle des ministères techniques.

Ebert et Scheidemann pensent, sans doute, qu'ils se consolideront en faisant preuve de vigueur. Le préfet de police Eichhorn, après aux spartaciens, était l'objet de vives attaques. On l'accusait de laisser le désordre s'étendre dans la capitale. Hier, aux dernières nouvelles, on annonçait sa révocation. Quant à l'agent des bolcheviks Radek, il a été enfin expulsé de Berlin, après quelques jours d'hésitation.

Le gouvernement majoritaire fait donc l'expérience d'une politique à poigne. Les élections à l'Assemblée constituante diront si Ebert et Scheidemann ont réussi, à moins que, d'ici là, les spartaciens ne tentent un nouveau coup. — J. B.

## CONTRE LES SPARTACIENS

BERNE, 5 janvier. — On sait que Ebert, en exposant le programme du gouvernement reconstitué, n'a pas manqué de donner à l'opinion certaines assurances d'énergie dans la répression des désordres.

L'officielle agence Wolff transmet aux journaux l'information suivante :

Le nouveau gouvernement d'Empire a pris la décision irrévocable de s'opposer de la façon la plus énergique aux excitations continuelles auxquelles se livre le groupe Spartacus et au régime de terreur qui menace de se propager dans l'Empire.

Les autorités provinciales et les gouvernements des Etats confédérés reçoivent en ce moment des instructions comportant des mesures de police et d'intervention immédiate des parquets contre la propagande terroriste des spartaciens.

Les nouveaux coups de main des extrémistes semblent avoir hâté les mesures adoptées par le gouvernement. Après l'arrestation de la « jeune hantise », le régiment d'artillerie d'Altenstein, le retour du régiment d'infanterie de Brême a donné lieu, dimanche dernier, à des incidents sanglants. Ce régiment avait, la veille au soir, conclu un accord avec les conseils d'ouvriers et de soldats, qui garantissait le rétablissement du Sénat et du conseil des bourgeois de la ville hanseatique, et par lequel les délégués des deux parties se promettaient de vivre en parfaite intelligence.

Une grande fête patriotique eut lieu, et le régiment, qui ne se doutait de rien, se disposait à réintégrer les bâtiments de ses casernes, quand il fut surpris par une vive fusillade. Des marins et des spartaciens, postés aux fenêtres et embusqués dans la cour, venaient d'ouvrir un feu nourri de mitrailleurs sur les soldats qui s'étaient déjà débarrassés de leurs armes. Les hommes de confiance du régiment furent ainsi contraints de signer un accord par lequel les troupes s'engageaient à livrer leurs armes.

N'est donc digne de la Maison que le répertoire purement et exclusivement classique ?

N'en croyez rien. Il est des auteurs, des Francis Jammes, des Apollinaires, des Claudel, des Georges Duhamel, des Crommelynck, des Jules Romains, qui ont écrit des œuvres solides, après, originales, d'une valeur littéraire incontestable, et que les membres du Comité s'obstinent à ne pas vouloir retenir, en dépit de mes efforts et de ma ténacité. Cette situation me rappelle celle où l'on se trouvait, il y a quinze ans, vis-à-vis de Verlaine, que le Comité abhorrait. Il n'y a que quelques semaines qu'on a inscrit les *Uns* et les autres au répertoire.

Je n'ai pas eu seulement à combattre mes camarades dans leurs goûts et leurs traditions. Un jour que je m'efforçais, au Comité, de faire recevoir la *Dame à la Faulx*, ce chef-d'œuvre de Saint-Pol Roux, on m'a répliqué : « n'allez pas croire que je plaisante », me les machinistes auraient trop de travail.

J'ai voulu aussi affiner mon jeu, l'adapter plus complètement aux œuvres dont j'étais l'interprète, le « moderniser ». Il est vraisemblable qu'on n'a pas été satisfait.

Que ferez-vous après votre départ de la Comédie ?

— Mon activité ne sera pas réfrénée. Je la dépenserai en France, si les circonstances le permettent ; à l'étranger, si je ne puis faire

## Les socialistes indépendants quittent le gouvernement de Brunswick

BALE, 5 janvier. — Selon le *Vorwärts*, les membres socialistes indépendants du gouvernement de Brunswick, après de vives discussions avec les spartaciens, ont démissionné hier.

En dehors du président de la République, il n'y a plus de fonctions qu'un commissaire du peuple spartacien.

## LA CRUE DE LA SEINE ET DE SES AFFLUENTS

La Seine, disaient ces jours derniers les services... compétents, ne continuera de monter que si les pluies continuent. Et, comme il est assez naturel en cette saison, les pluies ont continué. Le niveau de l'eau s'élève en beaucoup d'endroits, les marchandises qui se trouvaient sur les bas quais, et le charbon s'en va au fond du fleuve.

Mais la note suivante atténue nos alarmes en ce qui concerne le sort du précieux combustible :

Des inquiétudes se sont manifestées au sujet de risques que courraient des stocks importants de charbon confiés sous les quais et dans les chantiers de la prefecture de la Seine sont tous à l'abri des inondations.

Ces charbons appartiennent à l'armée américaine qui les a mis en dépôt pour ses besoins. Les chantiers de la prefecture de la Seine sont tous à l'abri des inondations.

La situation, qui ne semble pas pouvoir s'améliorer rapidement en raison des pluies persistantes de la nuit de samedi à dimanche et de l'après-midi d'hier, devient sérieuse.

En banlieue, on signale, de nouveau, des caves envahies par l'eau.

Le long des quais, dans Paris, c'est un spectacle qui rappelle parfois les mauvaises heures des crues précédentes. Les poutres ne peuvent plus circuler. Quelques-unes, qui ont pu passer sous les ponts particulièrement élevés, se hâtent de se garer.

Au viaduc d'Austerlitz, elles affleurent les quais supérieurs.

L'écuse de la Monnaie n'émerge plus qu'à peine du niveau du fleuve. Le square est déjà entièrement recouvert par l'eau.

L'ascension du flot pendant les dernières vingt-quatre heures atteint quatorze centimètres dans la traversée de Paris.

Ainsi l'on cotait : pont d'Austerlitz, 4 m. 27 (4 m. 13) ; pont des Tournelles

## DÉMOBILISATION ET ENROLEMENT

# LE GRAND BRANLE-BAS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Ceux qui quittent la Maison de Molière et ceux qui vont y effectuer leur entrée nous confient leurs impressions.



M. LARA M. LEITNER M. DESJARDINS M. FONTENEY

Durant ces quatre années de guerre, la Comédie-Française conserva la dignité et la sérénité qui conviennent à son caractère officiel. MM. les sociétaires vécurent dans une atmosphère paisible, dans une bonne entente parfaite ; ils témoignèrent d'un dévouement et d'une abnégation fort louables, consentirent à des sacrifices importants, se prodiguèrent pour combler les vides laissés par la mobilisation... Mais l'armistice est signé, et la guerre éclate... à la Comédie-Française. Les pensionnaires protestent à leur façon contre la vie chère en se rendant en délégation chez le ministre de l'Instruction publique ; d'anciens, de fidèles serviteurs de la Maison se voient poliment « remerciés » ; de nouveaux engagements sont conclus ; l'éminente vice-doyenne, Mme Plesner, fait valoir ses droits à la retraite, et donne sa démission.

Nous avons pu joindre deux des sociétaires qui vont quitter la Comédie-Française. Mme Lara et M. Leitner ont évidemment rendu des services appréciables à l'art dramatique français, et leur nom restera attaché à l'histoire de la Maison de Molière.

## M. Lara ne s'émue pas

Gracieusement, mais avec une belle énergie, Mme Lara nous déclare que la mesure du Comité qui la frappe n'a pas de quoi l'émeouvoir.

— Depuis vingt ans, nous dit-elle, je lutte contre l'esprit de routine qui anime toutes les décisions du Comité de lecture et du Comité d'administration. Il y a — passez-moi l'expression — incompatibilité d'humour entre la Comédie-Française et moi. J'estime que les auteurs du Boulevard n'ont pas qualité pour figurer au répertoire d'un théâtre qui devrait être le premier théâtre du monde. On n'objecte que ces auteurs font recette ; sans doute, mais il est inadmissible de considérer la Comédie-Française comme une maison de commerce ; je ne conçois la gestion d'un pareil théâtre qu'en poursuivant un idéal. Si la Comédie-Française se met à accepter toutes les pièces boulevardières, que restera-t-il aux théâtres du Boulevard ? Rien, ou des comédies banales ou pornographiques.

— N'est donc digne de la Maison que le répertoire purement et exclusivement classique ?

N'en croyez rien. Il est des auteurs, des Francis Jammes, des Apollinaires, des Claudel, des Georges Duhamel, des Crommelynck, des Jules Romains, qui ont écrit des œuvres solides, après, originales, d'une valeur littéraire incontestable, et que les membres du Comité s'obstinent à ne pas vouloir retenir, en dépit de mes efforts et de ma ténacité. Cette situation me rappelle celle où l'on se trouvait, il y a quinze ans, vis-à-vis de Verlaine, que le Comité abhorrait. Il n'y a que quelques semaines qu'on a inscrit les *Uns* et les autres au répertoire.

Je n'ai pas eu seulement à combattre mes camarades dans leurs goûts et leurs traditions. Un jour que je m'efforçais, au Comité, de faire recevoir la *Dame à la Faulx*, ce chef-d'œuvre de Saint-Pol Roux, on m'a répliqué : « n'allez pas croire que je plaisante », me les machinistes auraient trop de travail.

J'ai voulu aussi affiner mon jeu, l'adapter plus complètement aux œuvres dont j'étais l'interprète, le « moderniser ». Il est vraisemblable qu'on n'a pas été satisfait.

Que ferez-vous après votre départ de la Comédie ?

— Mon activité ne sera pas réfrénée. Je la dépenserai en France, si les circonstances le permettent ; à l'étranger, si je ne puis faire

autrement, et, dans ce dernier cas, j'agirai comme mon ami Jacques Copeau, qui est obligé d'exercer son initiative à New-York. Cependant son théâtre du Vieux-Colombier donna de brillants résultats avant la guerre ; ce qui prouve qu'il y a un public pour s'intéresser aux œuvres d'art. Mais ce public-là, il y a de beaux temps qu'il ne va plus à la Comédie-Française. »

## Chez M. Leitner

M. Leitner nous reçoit avec une aimable cordialité, et à la question que nous lui posons : « Que s'est-il passé ? », il répond, souriant :

— Je ne comprends pas encore très bien... Craindrais-je de trop comprendre ? Peut-être m'a-t-on fait grief de n'avoir pas tout à fait échoué dans le nouvel emploi qu'on m'avait prié de tenir ; d'avoir témoigné durant ces quatre années de guerre d'un dévouement et d'un désintéressement absolus, au point de jouer les rôles les plus secondaires pour remplacer ceux de mes jeunes camarades mobilisés ; d'avoir reçu du public la plus chaleureuse approbation dans la reprise de personnages tels que Gubetta de *Lucrèce Borgia*, Gringoire, et finalement Don César de Bazan, de *Ruy Blas*.

— Il fallait trouver des douzièmes, évidemment... et l'on n'a pas hésité à les demander à l'un de ceux qui ont vu leur art à Molière, à Corneille, à Racine, à Victor Hugo ; à l'un de ceux qui constituent la véritable raison d'être de la Maison et la justification de la subvention.

— On a prétendu que vous alliez reprendre *Cyrano de Bergerac* à la Porte-Saint-Martin.

— Ce n'est pas impossible. Mais, pour le moment, ce bruit n'est pas fondé. Il va de soi que, tout en ne négligeant pas la pratique de l'enseignement, je continuerai à jouer la comédie, car j'aime trop mon art pour y renoncer.

Les arrivants : M<sup>lle</sup> Catherine Fonteney

Parmi ceux qui vont faire partie de la Comédie-Française, M<sup>lle</sup> Catherine Fonteney n'est pas une des moins précieuses recrues. La charmante comédienne ne nous cache pas sa joie :

— Je suis contente, car mes efforts auront servi à quelque chose. Au contraire de ces jeunes gens qui, après leur sortie du Conservatoire, s'imaginent être portés au faite de la gloire, j'estime que, pour assouplir ses qualités, pour les fortifier, pour leur faire produire le maximum de rendement, il faut du temps et de la patience. De même qu'on ne construit pas une maison en commençant par le toit, de même le métier de comédien s'acquiert insensiblement par un travail fourni et consciencieux.

— Quand votre entrée à la Comédie-Française sera-t-elle officielle ?

— Au 1<sup>er</sup> avril prochain. Je suis engagée pour un emploi défini, celui des duègnes comiques, et je ne jouerai pas autre chose. Je débiterai vraisemblablement dans les *Plaidiers*.

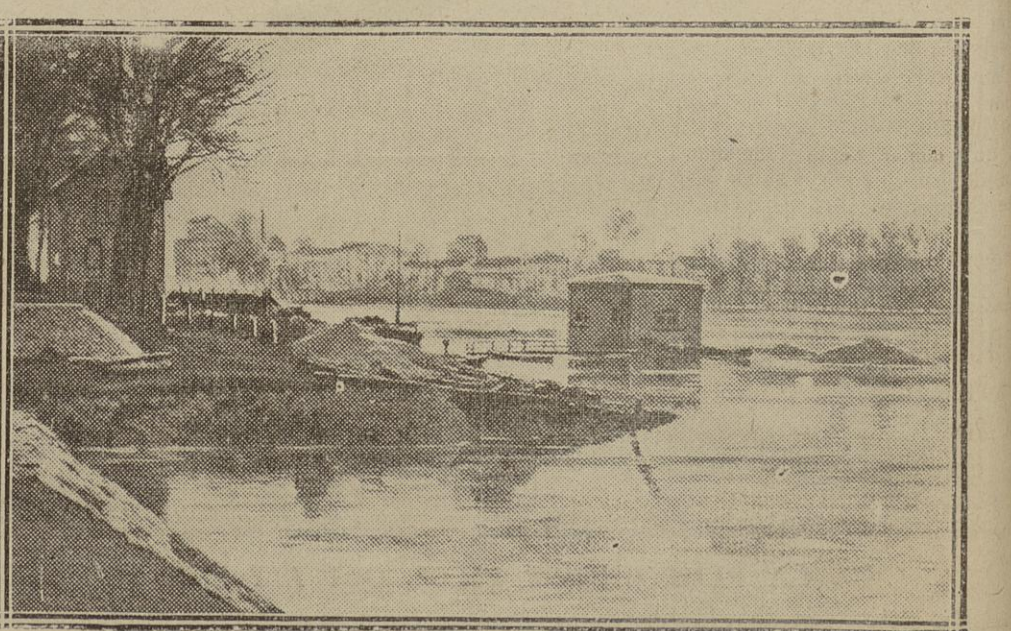
## M. Desjardins

M. Desjardins est un comédien qui possède une profonde conscience artistique. Il a joué tout le répertoire, classique et moderne, à l'Odéon, et sa carrière est auréolée du fait de son engagement à la Comédie-Française.

— Je suis ravi, nous déclare-t-il, de prendre contact avec mes camarades des Français. Mon engagement ne part que du mois de février, et jusqu'au dernier jour j'accomplirai ma tâche à l'Odéon. — Gaston LEBEL.



TROIS PHOTOGRAPHIES DE M. CLEMENCEAU PRISES A 7 H. 30 DU MATIN, LE 4 JANVIER, SUR LA PLAGE DE LA TRANCHE-SUR-MER (VENDEE)



LE BARRAGE DE CHARENTON, SUR LA MARNE, A ALFORT (Photographie prise, hier, à 3 heures de l'après-midi).



LES CONTES D'EXCELSIOR

## LE PINCEAU D'OR

PAR HORACE VAN OFFEL

Petit-Jean rêvait toujours d'étranges magnifiques. Il allait admirer les trésors exposés chez les marchands de jouets. Il y avait des échardes entières de cuirassiers de plomb, des forts, des théâtres, des automates et des lanternes magiques. A force de regarder ces merveilles, les yeux de Petit-Jean étaient devenus bleus, et comme affamés de désir. Mais, très grands et comme affamés de désir. Mais, très grands et comme affamés de désir. Mais, très grands et comme affamés de désir.

Une fois, pourtant, il arriva que Petit-Jean découvrit, sous les fagots de l'âtre, une palette de carton avec les trois couleurs fondamentales et un pinceau en poil de lapin.

Ce n'était pas content parce que sa mère l'observait du coin de l'œil.

Il s'en alla dans la rue pour montrer sa palette aux enfants du voisinage. Les enfants du voisinage se moquèrent de lui.

— Hou ! criaient-ils, le vilain jouet. Ça ne vaut pas six sous.

Une fillette, nommée Virginie Potiron, essaya de le consoler.

— Ne les écoute pas, dit-elle. Ils sont jaloux. Leurs jouets viennent du bazar, et les nôtres viennent du petit Jésus. Maman me l'a expliqué. Le petit Jésus ne donne qu'à ceux qui sont bons.

D'abord ses jouets n'ont rien de bien. Après, plus on les regarde, plus ils deviennent beaux. Vois-tu ça ?

Et comme Petit-Jean soupçonnait, peu convaincu, elle ajouta :

— Il est tout plein mignon, ton pinceau. Il me semble qu'il est lié par un mince fil d'or. C'est peut-être un pinceau enchanté...

Petit-Jean rentra chez lui. Ne sachant que faire, il se mit à peindre. Oh ! miracle ! Virginie avait raison. Le pinceau possédait un mystérieux pouvoir. Il couvrait de lui-même sur le papier, en enfantant de la gaité, de la lumière et de la vie. Ainsi Petit-Jean, étonné, vit naître sous ses doigts des fleurs, des bêtes et des visages.

A partir de ce moment, il fut heureux. Il peignait du matin au soir. Il lui suffisait de désirer une chose pour la posséder aussitôt. Son pinceau, docile, créait à volonté des mondes, des paradis, des dieux et des hommes !

Or, en ce temps, régnait, aux environs du moulin de la Galette, le bon roi Pepino. Le roi Pepino avait une fille. Elle était si belle qu'on l'appelait la princesse Désespoir des Peintres. Mais, comme c'était un peu long, on disait simplement la princesse Dédé.

Les cheveux de Dédé avaient la couleur blonde d'un matin d'automne. Ses yeux étaient bleus, et sa bouche petite comme un baiser d'enfant. Le roi Pepino aurait bien voulu posséder son portrait. Mais les meilleurs peintres de la Butte y perdirent leur latin. Pour cette raison, Pepino manda à sa cour les artistes les plus réputés d'Europe et d'ailleurs.

Il en vint de Venise et de Florence, jolis comme des femmes avec leurs boucles brunes, leur toque de velours et leur pourpoint taillé. Mais ils firent une Dédé trop noire. Il en vint de Munich et de Cologne, munis d'équerres et de compas. Ils mesuraient, calculaient, traçaient des triangles, des carrés, et s'attachaient la barbe en criant : « Ach... » Mais ils firent une Dédé trop raide. Il en vint d'Anvers et d'Amsterdam. Ils étaient gais, ils fumaient la pipe, et leurs vastes palettes bloussaient comme des soleils. Mais ils firent une Dédé trop grasse. A la fin arriva un peintre homme jaune aux yeux bridés. Il portait une robe de soie, un éventail rempli de papillons et des pinceaux en fibre de bambou. Et il salua la compagnie, considéra attentivement la princesse, puis il dit :

— Sa beauté est trop jeune pour moi. Seul, un peintre au cœur ingénu et aux yeux affamés de désir pourra faire son portrait. Moi, je suis trop vieux et indigne d'entreprendre ce sublime ouvrage.

Il partit en donnant à Dédé une cage d'ivoire, où chantaient un grillon apprivoisé.

Peu après, le roi Pepino envoya ses hérauts dans la ville. Ils sonnaient de la trompe à tous les carrefours, et ils criaient :

— Où est le peintre au cœur ingénu et aux yeux affamés de désir ?

Ayant entendu cette proclamation, Petit-Jean se rendit au palais. Tous les courtisans se mirent à rire en voyant sa palette de carton et son pinceau en poil de lapin. Mais Petit-Jean ne se troubla point, et le roi ordonna qu'on le laissât faire.

Petit-Jean peignit tellement bien la princesse que les courtisans en demeurèrent stupéfaits. Le roi lui donna une bourse d'or et une paille de chevalier. Alors, Petit-Jean loua une belle maison et acheta pour sa mère plusieurs toilettes en bombans.

SA réputation devint considérable. Tous les seigneurs du pays voulurent avoir un tableau de sa main. Ils se faisaient peindre en grand costume, entourés de leur femme et de leurs enfants. D'autres posaient à cheval, le harnais sur le dos. Les dames mettaient leurs bijoux, des fraises de dentelle et des vertugadins d'enfante. Quelques-uns se désolèrent en déesses, le sein à peine caché par un carquois ou une peau de panthère. Les échevins de la cité virent en cortège, précédés de tambours et de porteurs de torches. Les moines du Sacre-Cœur se groupèrent aux pieds de la Vierge, derrière leur abbé, avec sa mitre, ses gants violets, ses béquilles et son gros ventre. Le terrible duc de Basse-Neustrie quitta exprès le champ de bataille pour avoir son image et celle de son destrier, bardé de cuir et de fer.

Petit-Jean devint si riche qu'un gentilhomme lui offrit sa fille en mariage. Mais Petit-Jean la refusa. Il épousa Virginie Potiron, qu'il aimait depuis longtemps. Le lendemain de leurs noces, Virginie s'en alla à la poste chercher un livret de la caisse d'épargne.

— Car, disait-elle, — le petit pinceau ne durera pas toujours.

HORACE VAN OFFEL.

LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE LA PLUS COMPLÈTE ET LA PLUS EXACTE avec TOUS LES NUMÉROS SPÉCIAUX parus pendant les hostilités

est fournie par la collection d'EXCELSIOR depuis août 1914. — Quelques-uns peuvent encore être livrés. — Demander conditions spéciales à nos bureaux.

BOULEVARD POISSONNIÈRE, 19 PIGIER  
RUE DE RIVOLI, 53  
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, ETC.

# DERNIÈRE HEURE

LE COMTE HERTLING ANCIEN CHANCELIER DE L'EMPIRE ALLEMAND EST MORT

Il resta en fonctions du 2 novembre 1917 au 30 septembre 1918; son rôle consista à exécuter les ordres du quartier général.

BALE, 5 janvier. — On mande de Ruk-polding (Haute-Bavière) :  
« Le comte Hertling est mort, hier, à 9 h. 45, après six jours de maladie.  
« Il sera inhumé à Munich. »

Le comte Hertling n'a pas survécu à l'Empire, dont il aura été l'un des fossoyeurs. Le septième et avant-dernier successeur de Bismarck était un robuste vieillard, dont la santé n'était nullement inquiétée, lorsque, pendant la guerre, il était chancelier. Ce représentant de la vieille Allemagne vaincue s'écroula avec elle.

Le 2 novembre 1917, le comte Hertling avait été appelé par Guillaume II à prendre la place de l'incapable Michaelis. Sa nomination signifiait déjà que les choses allaient mal. Hertling était catholique et Bismarck, elle ajouta :

— Il est tout plein mignon, ton pinceau. Il me semble qu'il est lié par un mince fil d'or. C'est peut-être un pinceau enchanté...

Petit-Jean rentra chez lui. Ne sachant que faire, il se mit à peindre. Oh ! miracle ! Virginie avait raison. Le pinceau possédait un mystérieux pouvoir. Il couvrait de lui-même sur le papier, en enfantant de la gaité, de la lumière et de la vie. Ainsi Petit-Jean, étonné, vit naître sous ses doigts des fleurs, des bêtes et des visages.

A partir de ce moment, il fut heureux. Il peignait du matin au soir. Il lui suffisait de désirer une chose pour la posséder aussitôt. Son pinceau, docile, créait à volonté des mondes, des paradis, des dieux et des hommes !

Or, en ce temps, régnait, aux environs du moulin de la Galette, le bon roi Pepino. Le roi Pepino avait une fille. Elle était si belle qu'on l'appelait la princesse Désespoir des Peintres. Mais, comme c'était un peu long, on disait simplement la princesse Dédé.

Les cheveux de Dédé avaient la couleur blonde d'un matin d'automne. Ses yeux étaient bleus, et sa bouche petite comme un baiser d'enfant. Le roi Pepino aurait bien voulu posséder son portrait. Mais les meilleurs peintres de la Butte y perdirent leur latin. Pour cette raison, Pepino manda à sa cour les artistes les plus réputés d'Europe et d'ailleurs.

Il en vint de Venise et de Florence, jolis comme des femmes avec leurs boucles brunes, leur toque de velours et leur pourpoint taillé. Mais ils firent une Dédé trop noire. Il en vint de Munich et de Cologne, munis d'équerres et de compas. Ils mesuraient, calculaient, traçaient des triangles, des carrés, et s'attachaient la barbe en criant : « Ach... » Mais ils firent une Dédé trop raide. Il en vint d'Anvers et d'Amsterdam. Ils étaient gais, ils fumaient la pipe, et leurs vastes palettes bloussaient comme des soleils. Mais ils firent une Dédé trop grasse. A la fin arriva un peintre homme jaune aux yeux bridés. Il portait une robe de soie, un éventail rempli de papillons et des pinceaux en fibre de bambou. Et il salua la compagnie, considéra attentivement la princesse, puis il dit :

— Sa beauté est trop jeune pour moi. Seul, un peintre au cœur ingénu et aux yeux affamés de désir pourra faire son portrait. Moi, je suis trop vieux et indigne d'entreprendre ce sublime ouvrage.

Il partit en donnant à Dédé une cage d'ivoire, où chantaient un grillon apprivoisé.

Peu après, le roi Pepino envoya ses hérauts dans la ville. Ils sonnaient de la trompe à tous les carrefours, et ils criaient :

— Où est le peintre au cœur ingénu et aux yeux affamés de désir ?

Ayant entendu cette proclamation, Petit-Jean se rendit au palais. Tous les courtisans se mirent à rire en voyant sa palette de carton et son pinceau en poil de lapin. Mais Petit-Jean ne se troubla point, et le roi ordonna qu'on le laissât faire.

Petit-Jean peignit tellement bien la princesse que les courtisans en demeurèrent stupéfaits. Le roi lui donna une bourse d'or et une paille de chevalier. Alors, Petit-Jean loua une belle maison et acheta pour sa mère plusieurs toilettes en bombans.

SA réputation devint considérable. Tous les seigneurs du pays voulurent avoir un tableau de sa main. Ils se faisaient peindre en grand costume, entourés de leur femme et de leurs enfants. D'autres posaient à cheval, le harnais sur le dos. Les dames mettaient leurs bijoux, des fraises de dentelle et des vertugadins d'enfante. Quelques-uns se désolèrent en déesses, le sein à peine caché par un carquois ou une peau de panthère. Les échevins de la cité virent en cortège, précédés de tambours et de porteurs de torches. Les moines du Sacre-Cœur se groupèrent aux pieds de la Vierge, derrière leur abbé, avec sa mitre, ses gants violets, ses béquilles et son gros ventre. Le terrible duc de Basse-Neustrie quitta exprès le champ de bataille pour avoir son image et celle de son destrier, bardé de cuir et de fer.

Petit-Jean devint si riche qu'un gentilhomme lui offrit sa fille en mariage. Mais Petit-Jean la refusa. Il épousa Virginie Potiron, qu'il aimait depuis longtemps. Le lendemain de leurs noces, Virginie s'en alla à la poste chercher un livret de la caisse d'épargne.

— Car, disait-elle, — le petit pinceau ne durera pas toujours.

HORACE VAN OFFEL.

LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE LA PLUS COMPLÈTE ET LA PLUS EXACTE avec TOUS LES NUMÉROS SPÉCIAUX parus pendant les hostilités

est fournie par la collection d'EXCELSIOR depuis août 1914. — Quelques-uns peuvent encore être livrés. — Demander conditions spéciales à nos bureaux.

BOULEVARD POISSONNIÈRE, 19 PIGIER  
RUE DE RIVOLI, 53  
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, ETC.

BOULEVARD POISSONNIÈRE, 19 PIGIER  
RUE DE RIVOLI, 53  
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, ETC.

BOULEVARD POISSONNIÈRE, 19 PIGIER  
RUE DE RIVOLI, 53  
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, ETC.

BOULEVARD POISSONNIÈRE, 19 PIGIER  
RUE DE RIVOLI, 53  
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, ETC.

BOULEVARD POISSONNIÈRE, 19 PIGIER  
RUE DE RIVOLI, 53  
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, ETC.

BOULEVARD POISSONNIÈRE, 19 PIGIER  
RUE DE RIVOLI, 53  
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, ETC.

BOULEVARD POISSONNIÈRE, 19 PIGIER  
RUE DE RIVOLI, 53  
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, ETC.

BOULEVARD POISSONNIÈRE, 19 PIGIER  
RUE DE RIVOLI, 53  
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, ETC.

# LE BOLCHEVISME A ÉTÉ ÉVOQUÉ A LA COMMISSION DE L'ARMISTICE

Les Allemands auraient empêché les Lithuaniens et les Polonais d'organiser leur défense contre les gardes rouges de Russie.

BALE, 5 janvier. — On mande de Berlin, 4 janvier :  
« La commission de l'armistice s'est occupée, hier, de la question de la lutte contre le bolchevisme en corrélation avec le différend germano-polonais.  
« Le haut commandement allié a communiqué que le gouvernement polonais se plaint que les autorités militaires allemandes empêchent, en Lithuanie et en Pologne, l'organisation de la défense contre les bolchevistes.  
« Le général von Winterfeldt répondit que les autorités allemandes seraient très heureuses de voir les Polonais se tourner contre les bolchevistes, mais qu'elles avaient l'impression que les efforts des Polonais étaient dirigés de tout autre côté.  
« Au sujet du contrôle de la navigation du Rhin, le maréchal Foch affirma le droit des commissions créées par lui d'établir dans les ports du Rhin des commandements militaires ou des forces de police afin de contrôler l'exécution des règles édictées par la commission de navigation.  
« Le désir allemand d'obtenir le libre trafic pour les matières pharmaceutiques a été satisfait.  
« Du côté français, on s'est élevé contre la vente des trésors artistiques qui se trouvent dans les châteaux du kaiser à Potsdam et à Berlin. L'ex-kaiser reçut, en effet, des offres d'un groupe de marchands ; cette vente serait contraire aux clauses de l'armistice. »

Les bolcheviks ont commis des milliers d'assassinats

CHRISTIANIA, 5 janvier. — Le *Bergens Aftenblad* a interviewé un industriel anglais qui se rendait de Russie en Angleterre, et qui a habité longtemps la Russie. Il y a été arrêté comme aristocrate, mais a réussi à s'échapper par la Finlande.

Il déclare être convaincu que le gouvernement bolchevik touche à sa fin. Son influence diminue, même parmi le prolétariat.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : la plus sensationnelle est celle du prince Kopotkin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussiloff a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Petrograd n'est plus qu'un immense cimetière

STOCKHOLM, 5 janvier. — On mande de Helsingfors que dix-sept bolcheviks ont été arrêtés à la frontière de Finlande. Ils ont fourni un compte rendu de la situation à Petrograd. Selon eux, la ville ne sera bientôt plus qu'un immense cimetière, les gens tombant de faim au milieu des rues.

De l'avoine est tout ce qu'il reste à manger : un hareng coûte 20 roubles, un fagot de bois 300 roubles.

La classe ouvrière manifeste un profond mécontentement du régime bolchevik.

Le point de vue allemand sur la Pologne

ZURICH, 5 janvier. — (Dépêche particulière). — Un radio officiel allemand s'exprime en ces termes curieux sur la question de la Pologne prussienne :  
« Le point particulier du programme de M. Wilson qui a été accepté par l'Allemagne ne parle que des territoires *indubitablement* polonais. De pareils territoires n'existent pas dans les limites de l'Etat allemand. »

Les modifications de la loi sur les loyers

L'OFFICIEL public ce matin la loi modifiant la loi du 9 mars 1918 sur les loyers. En voici le texte :

ARTICLE PREMIER. — L'article 58 de la loi du 9 mars 1918 est complété par les dispositions suivantes :

Pour les locations verbales, les locataires peuvent faire leur notification à toute époque de la location :

Toutefois, les locataires ayant reçu congé postérieurement à la promulgation de la présente loi doivent faire leur notification au plus tard le vingtième jour après la réception du congé.

ART. 2. — Pour bénéficier de l'assistance judiciaire, droit qui leur est accordé par l'article 58 de la loi du 9 mars 1918, il suffira aux locataires énumérés à l'article 15 de ladite loi de faire connaître au secrétaire de la commission arbitrale qu'ils rentrent dans la catégorie énumérée par cet article :

Dans le cas où l'assistance judiciaire est de droit, le président de la commission arbitrale fera les désignations prescrites par l'article 13 de la loi du 22 janvier 1891, modifiée par la loi du 10 juillet 1901 :

L'assistance est également de droit, et dans les conditions précisées au paragraphe précédent, pour les locataires énumérés à l'article 16.

La tempête en Provence

[DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER]  
MARSEILLE, 5 janvier. — Une violente tempête s'est abattue sur Marseille et la région, dans la nuit de samedi, causant d'importants dégâts à des habitations, dans les ports et sur nos côtes. De nombreuses embarcations ont été fracassées sur les rochers. La bourrasque continue. La mer est démesurément grosse sur tout le littoral de la Méditerranée. La crue du Rhône prend des proportions inquiétantes. A 17 heures, ce soir, la cote du fleuve atteignait, à Arles, 5 m. 64. Le service des ponts et chaussées prévoit que les eaux atteindront, dans la nuit, 6 m. 50. Les riverains prennent des précautions en vue des inondations qui menacent de prendre de dangereuses proportions.

# L'ALLEMAGNE DÉMENT TOUT ACCORD SECRET AVEC LA RÉPUBLIQUE DES SOVIETS

Berlin dit que les relations diplomatiques avec Petrograd sont rompues et que des mesures de protection ont été prises.

NAUEN, 5 janvier. — Le gouvernement socialiste allemand a rompu les relations avec la République des Soviets lorsqu'il a été établi que celle-ci se servait de ses représentants politiques à Berlin pour favoriser la guerre civile en Allemagne et pour la continuation de la guerre contre l'Entente. Il n'a pas repris ces relations, bien qu'il ait pu y être incité par certaines considérations. La semaine dernière, précisément, les relations entre l'Allemagne et la Russie du Nord se sont singulièrement envenimées, à la suite de l'entrée, par ruse, en Allemagne du représentant de la République des Soviets, venu pour continuer la politique de son gouvernement, que l'Allemagne avait arrêtée par la rupture des relations. Mais l'avance des bandes bolcheviques sur Riga a donné presque en même temps un caractère militaire à l'état de guerre diplomatique provoqué par l'audace insolente de M. Radek, de sorte que l'Allemagne se voit aujourd'hui placée devant la nécessité de recourir à d'énergiques mesures diplomatiques et militaires, non point pour l'amour de l'Entente, mais dans son propre intérêt. Il est donc non seulement odieux, mais véritablement ridicule, en présence de cette situation, de parler d'un accord secret entre l'Allemagne et la République des Soviets.

Turmel gravement malade

On sait que M. Turmel, atteint de néphrite aiguë, avait été transporté, mardi dernier, à l'infirmerie de la prison de Fresnes.

L'état du député de Guingamp s'est aggravé soudainement et, cet après-midi, en outre du médecin de l'établissement pénitentiaire de Fresnes, qui lui prodigue ses soins, le docteur Socquet s'est rendu au chevet du malade, où se trouvent Mme Turmel, son fils et sa fille.

Des prisonniers rapatriés arrivent à Cherbourg

CHERBOURG, 5 janvier. — Le vapeur allemand *Batavia*, venant de Hambourg, est entré ce matin à l'arsenal, ayant à bord 2.965 prisonniers rapatriés d'Allemagne, dont 180 officiers français, 103 officiers et soldats belges.

Le navire porte le pavillon interallié, bande bleue entre deux bandes blanches horizontales. Sur le côté du navire, on lit pour objet d'armistice : en français et en allemand.

Les rapatriés ont été reçus avec le cérémonial habituel par le vice-amiral Rouyer, préfet maritime, et les autorités. La musique a joué la *Marseillaise* et les hymnes alliés.

L'indemnité de sortie de campagne

Les propositions du gouvernement et celles de la commission d'assurance et de prévoyance sociales.

Dès sa rentrée, fixée constitutionnellement au deuxième mardi de janvier, la Chambre vaudra, sans doute, statuer sur le projet gouvernemental et les diverses propositions d'initiative parlementaire qui ont pour objet d'attribuer aux mobilisés une indemnité de sortie de campagne.

Le projet gouvernemental accorderait cette indemnité à tous les militaires ayant satisfait aux obligations du service actif imposées par les lois de recrutement et comportant au moins trois mois de présence effective dans un corps ou service militaire pendant les hostilités.

Cette indemnité, fixée à 250 francs, serait bonifiée, en ce qui concerne les militaires français, d'une majoration de 20 0/0 pour chaque enfant de moins de seize ans légalement à la charge du bénéficiaire lors de son renvoi dans ses foyers. Elle serait aussi majorée de 20 francs par citation à l'ordre de l'armée, de 10 francs pour toute autre citation.

Elle ne serait pas due aux fonctionnaires recevant des émoluments annuels supérieurs à 3.000 francs. Les militaires qui, au cours de la guerre, auraient été condamnés à des peines pour lesquelles ils n'auraient pas obtenu le bénéfice du sursis perdraient le droit à l'indemnité.

Le projet gouvernemental prévoit le paiement de l'indemnité par versements mensuels de 100 francs.

Les dispositions présentées par M. André Paisant, dans son rapport sur les diverses propositions d'initiative parlementaire, sont quelque peu différentes.

Le député de l'Oise propose, en effet, qu'il soit alloué à tout homme ayant été mobilisé au cours des hostilités pendant six mois au moins une prime de 100 francs, augmentée de 10 francs par mois de présence effective sous les drapeaux excédant le temps normal du service actif pour les non-combattants, et de 20 francs par mois pour les combattants ou pour les prisonniers de guerre.

Cette indemnité ne serait pas due pour les militaires qui ne seraient pas allés en ligne de front, mais qui auraient été affectés à une usine dans laquelle ils auraient touché un salaire dépassant 10 francs par jour. Elle ne serait pas due, non plus, aux militaires qui auraient cumulé leur solde avec un traitement civil supérieur à 1.800 francs par an.

La prime de 100 francs serait payée au bénéficiaire dès son retour dans ses foyers ; l'indemnité supplémentaire serait versée : un tiers dans les quinze jours du retour du mobilisé ; le reste sous forme d'un crédit ouvert à son compte.

Ajoutons que dans l'un et l'autre cas cette indemnité serait indépendante du pécule et de l'allocation pour vêtements.

NOUVELLES BRÈVES

Mme veuve Saget (Marie), née Brogelle, infirmière temporaire, titulaire des hôpitaux militaires, est inscrite au tableau spécial de la Légion d'honneur, pour chevalier.

LE "TIP" remplace le Beurre

2 fr. 45 le 1/2 kilo chez tous les 1<sup>ers</sup> de Commerce et Expédition Province (sans postal dom. en sus) 2 kilos 10 fr. 85 ; 4 kilos 20 fr. 60. A. G. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris

UNE AVENTURE NOUVELLE DE SHERLOCK HOLMES

# LA VALLÉE DE LA PEUR

Roman inédit

par

CONAN DOYLE

PREMIÈRE PARTIE

LE DRAME DE BIRLSTONE

IV. — Ténèbres (suite).

Effectivement. La bougie était neuve et n'avait brûlé tout au plus que d'un demi-pouce. M. Douglas devait l'avoir posée sur la table avant l'agression, sans quoi elle l'eût accompagné dans sa chute. On ne l'a donc pas attaqué à l'instant où il entra dans la chambre. Quand M. Barker arriva, il trouva la lampe allumée et la bougie éteinte.

À merveille.

Ces bases données, reconstituons la scène. M. Douglas entre dans la chambre. Il pose son bougeoir. Un homme sort de derrière le rideau. Il est armé du fusil. Il réclame l'anneau de mariage. Dieu sait pourquoi, mais enfin il le réclame. Qu'il agisse de sang-froid ou dans la chaleur d'une lutte, car Douglas a peut-être saisi le marteau qu'on a retrouvé sur le tapis, il fait feu, il inflige à Douglas cette mort étonnante. Puis il laisse tomber son arme et cette mystérieuse carte : « V. V. 341 » ; il se sauve par la fenêtre, il traverse le fossé à la minute même où Barker découvre le crime. Qu'en dites-vous, monsieur Holmes ?

Très intéressant, pas tout à fait convaincant.

Parbleu ! L'explication serait absurde si toute autre n'était pire. Un homme a tué cet homme ; quel que soit le meurtrier, je me ferais fort de vous démontrer qu'il aurait dû s'y prendre différemment. Pourquoi l'assure-t-il pas mieux sa retraite ? Pourquoi se sert-il d'un fusil quand le silence est sa seule chance de fuite ? Alors, monsieur Holmes, c'est à vous de parler, puisque la théorie de M. White Mason n'a pas le don de vous convaincre.

Holmes avait écouté dans un profond recueillement, sans en perdre un mot, cette longue discussion ; ses yeux lançaient des éclairs, son front se ridait sous l'effort de la pensée.

Avant de risquer une théorie, dit-il, j'aimerais à réunir quelques faits supplémentaires.

Et, s'agenouillant devant le corps :

En vérité, ces blessures sont étonnantes ! Ne pourrions-nous avoir un instant le maître d'hôtel ?... Ah ! dit-il, moi, monsieur, j'ai cru comprendre que vous aviez vu maintes fois, sur l'avant-bras de M. Douglas, cette marque bien insolite : un triangle dans un cercle ?

Oui, monsieur, maintes fois.

Et jamais il n'a fait allusion devant vous à ce qu'elle signifiait ?

Jamais, monsieur.

C'est incontestablement une brûlure, et qui a dû être très douloureuse. Autre chose, Ames : je remarque un petit morceau de taffetas sur la joue de M. Douglas, à l'angle de la mâchoire ; l'aviez-vous remarqué vous-même de son vivant ?

Oui, monsieur ; M. Douglas s'était coupé hier matin en se faisant la barbe.

Est-ce qu'en se faisant la barbe il lui arrivait de se couper ?

Non, monsieur ; pas depuis longtemps.

Très significatif, dit Holmes. A moins qu'il n'y ait là une simple coïncidence, ce serait la preuve d'une certaine nervosité montrant qu'il avait lieu d'appréhender un danger. Un mot encore, Ames : rien d'inaccoutumé ne vous a frappé, hier, dans sa conduite ?

Si, monsieur ; il semblait un peu agité ; il ne tenait pas en place.

Ah ! ah ! l'agression ne l'a pas entièrement pris à l'improviste. Nos progrès ont un peu, n'est-ce pas ? Mais, j'y songe, monsieur Mac, vous préférez peut-être vous charger de l'interrogatoire ?



